Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

99 | 2020

Varia

Luís Cardoso, *L'année où Pigafetta boucla son tour du monde*. Roman traduit du portugais (Timor Oriental) par Catherine Dumas. Paris : Éditions Arkuiris et Association France / Timor Leste, 2019. ISBN : 978-2-919090-23-5.

Luís Filipe F. R. Thomaz

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1957>

DOI: 10.4000/archipel.1957

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 15 July 2020

Number of pages: 321–324

ISBN: 978-2-910513-83-2

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Luís Filipe F. R. Thomaz, "Luís Cardoso, *L'année où Pigafetta boucla son tour du monde*. Roman traduit du portugais (Timor Oriental) par Catherine Dumas. Paris : Éditions Arkuiris et Association France / Timor Leste, 2019. ISBN : 978-2-919090-23-5.", *Archipel* [Online], 99 | 2020, Online since 02 June 2020, connection on 15 March 2021. URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1957> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/archipel.1957>

Association Archipel

the collected writings of Prawiranegara, as well as a volume of tributes and reflections.

A second reason to distinguish Rosidi from the main current of Islamic politics and culture in West Java emerges in the brokerage work mentioned above. These letters reveal Rosidi as an intellectual reluctant to remain within the confines of any single intellectual formation. In a number of letters he unequivocally presents himself as a supporter of the Islamic solidarity that is so important to Sundanese politics and cultural production, and during the tense years leading up to 1965, although he was friendly with writers affiliated with Lekra, he advocated strongly against the PKI through the magazine *Majalah Sunda*. Nevertheless, he has been a dedicated and enthusiastic public supporter of writers commonly associated with leftism, such as Pramoedya Ananta Toer (1925-2006) and Utuy Tatang Sontani (1920-1979). And further, his own reading interests reveal a varied and even radical palate: in a letter in which he provides advice about publishing choices to the publisher I. Martalogawa (Penerbit Grimukti Pusaka), he recommends that Grimukti publish translations of works by and about Alvin Toffler and Noam Chomsky (vol. 4, 59). He recommends to the poet and editor Dodong Djiwapradja that he read Georg Lukacs, George Steiner, Roland Barthes, Jonathan Culler and Roman Ingarden (vol. 4, 90). The addressees of the letters published here belong to many different circles and networks, and Rosidi is unique for his ability to communicate in the language and symbolic repertoires of all of them.

Rosidi continues to publish prolifically in (at least) two currents. In one of these currents, he produces works about Sundanese genres, giving service to the Sundanese nation. The other consists of his own writings. As Henri Chambert-Loir has noted recently in this journal (*Archipel* 97), he is currently publishing his diaries in six-month blocs, a project anticipated to require forty volumes. These volumes will add to the thousands of pages of correspondence and recollections already published by this great scholar and intellect. These two currents are reflections of his two great preoccupations – the preservation of the Sundanese patrimony, and the continuation of his own public project of self-expression.

Reference:

Hill, David T., 2010, *Journalism and Politics in Indonesia: A critical biography of Mochtar Lubis (1922-2004) as editor and author*. London and New York: Routledge.

Julian Millie

Luís Cardoso, *L'année où Pigafetta boucla son tour du monde*. Roman traduit du portugais (Timor Oriental) par Catherine Dumas. Paris : Éditions Arkuiris et Association France / Timor Leste, 2019. ISBN : 978-2-919090-23-5.

Voici qu'au bout de 47 ans d'enseignement et de recherches historiques, je suis pour la première fois invité à faire le compte-rendu d'un roman. Je ne peux amorcer en ce moment une nouvelle carrière, cette fois de critique littéraire ; je me permets donc d'écrire en historien. Il faut noter qu'en dépit de son titre, le livre n'est pas un roman historique, quoique l'histoire, du moins l'histoire récente, y soit toujours présente, soit comme environnement de l'action, soit sous forme de souvenirs des personnages, qui en général ne plongent pas au-delà des années quarante du XX^e siècle. Comme les protagonistes des romans picaresques d'autrefois, le narrateur garde une remarquable neutralité entre les colonisateurs, les différentes factions de la résistance, les maoïstes, les unionistes et les forces occupantes.

Le titre du livre provient d'une petite fantaisie, à laquelle le lecteur n'est prié de croire qu'à moitié : Antonio Pigafetta, l'auteur de la célèbre relation de la première circumnavigation du globe par Magellan et Elcano, n'aurait pas bouclé son tour du monde, mais, à l'invitation du roi de Balibó, serait resté à Timor, tandis que quelqu'un d'autre, resté à bord, complétait son récit. À Timor, il aurait procréé une descendance, parmi laquelle figurerait peut-être l'un des personnages principaux du roman, qui porte aussi le nom de son hypothétique aïeul.

Quoiqu'à l'époque où se passe l'histoire, l'auteur fût au Portugal et n'en ai, donc, pas fait l'expérience directe, le roman dépeint bien l'atmosphère d'inquiétude, de suspicion, d'ambiguïté et de duplicité qui régnait alors à Timor – dont j'ai moi-même fait un peu l'expérience, ayant été l'un des rares Portugais autorisés à visiter le territoire. Il y a les gens qui se déguisent sous une fausse identité, les gens qui s'enfuient à l'*ai-laran*, c'est-à-dire au maquis, ceux qui se présentent aux autorités indonésiennes, dont on ne peut évaluer la sincérité, ceux qui font le double jeu et, en sus, les espérances messianiques qui se réveillent et les fantômes du passé qui reviennent.

Le Pigafetta du roman est un Timorais albinos, qui se présente en métis, laissé en souvenir par un soldat portugais chez sa maîtresse au temps de l'occupation japonaise (1942-45). Il s'en sert pour être admis au collège de Lahane, faubourg de Dili, où seraient soit-disant éduqués les métis abandonnés par les soldats portugais rentrés au Portugal, tués par les Japonais, ou morts de faim suite à la disette qui s'était installée. Ceci est une petite license poétique de l'auteur, car en fait, il n'y a jamais eu à Timor d'institutions réservées aux métis, les écoles catholiques, dont la « mission centrale » avait en fait son siège à Lahane, ayant toujours, depuis la fondation de la première en 1595, été ouvertes à tout le monde – comme on peut facilement le constater, depuis l'invention de la photographie, grâce aux nombreux clichés qui subsistent. Peut-on néanmoins imaginer que le stratagème, inventé par un curé métis, permettait au personnage d'avoir ses études payées par le gouvernement ? De toute façon, dans l'économie du récit, ce détail ne joue aucun rôle, et il nous semble que c'est à tort que les éditeurs l'ont mis en vedette sur la couverture du livre, ce qui peut amener le lecteur en puissance à imaginer que le thème

du roman est un problème racial, quand en fait il n'en est rien. Le détail le plus significatif est, en revanche, le fait que Pigafetta ne parle plus depuis le milieu du récit, car il a désormais la langue coupée par un collaborationniste du régime, qui veut éviter à tout prix qu'il parle, car il en savait trop sur les mouvements de la résistance, l'identité véritable de maints clandestins et les convictions cachées de nombre d'intervenants.

Parmi les souvenirs des personnages, il y a quelques détails historiques qui ne peuvent être corrects, ce qui, d'ailleurs, n'a guère d'importance pour l'économie du récit, celui-ci n'étant pas un roman historique. Notamment, il n'est pas possible que quelqu'un se rappelle du siège de Cailaco par les forces des royaumes alliés aux Portugais, qui força maints défenseurs de la forteresse à se suicider en se précipitant au bas des rochers, ou à périr de faim et de soif ; ceci pour la simple raison que l'épisode n'eut pas lieu pendant les campagnes militaires de la fin du XIX^e siècle, dominées par la figure du sous-lieutenant Francisco Duarte (1864-99), dénommé l'Arbiru, mais plutôt en 1725, lors d'une rébellion provoquée par la perception des *lintas*, ou tributs versés par les *liurais* (roitelets) à l'administration portugaise qui venait de s'installer (1702).

Un épisode curieux du point de vue ethnographique et somme toute vraisemblable est la scène où grand-mère Aurora (dont on ignore l'âge, mais qui pourrait être née dans les années 30 du XX^e siècle) est vivement perturbée en constatant que l'on a trouvé une photo d'elle, où elle était torse nu, mais que son mari, major de la Seconde Ligne de l'armée portugaise, avait su arracher au gouverneur. L'épisode nous renvoie à c. 1939, quand le gouverneur Álvaro da Fontoura, à un moment où l'on s'intéressait beaucoup à l'anthropologie physique, a fait venir un bon photographe professionnel pour préparer un album de photos de différents types de Timor. À l'époque, de nombreuses femmes portaient encore le *sabulu* ou *tais-feto*, pagne en général grossier de fabrication locale, ressemblant à un sac sans fond, que l'on portait à la hauteur des seins ou à la ceinture et qui couvrait la moitié inférieure du corps, laissant les seins nus – comme d'ailleurs c'était fréquent à Bali et dans d'autres régions non islamisées. On le voit sur maintes photographies de l'époque, prises à la campagne, aux bazars ou marchés, etc. Entretemps, le costume javanais, qui comporte un *faru* ou blouse, prôné par les moralistes hollandais, avait commencé à pénétrer par la frontière et à se diffuser surtout parmi l'aristocratie. Dans l'*Album Fontoura* l'on voit, par le différent degré de bronzage des épaules des femmes photographiées, que plusieurs avaient été priées de revêtir pour l'occasion le costume traditionnel, quoique habituellement elles ne portaient plus le *sabulu*, mais plutôt le *faru* et le *cambatic* (c'est-à-dire le *kain batik* indonésien). À l'époque où je vécus à Timor (1970-72), le *sabulu* avait pratiquement disparu à l'est de Manatuto, mais subsistait dans la partie orientale de l'île, comme on peut voir sur beaucoup de photographies que j'ai prises moi-même. Revenant à notre roman, la pudeur et les scrupules de grand-mère Aurora, qui appartenait à l'aristocratie et, d'après son prénom, était chrétienne, n'étaient pas aussi invraisemblables qu'on l'a insinué.

Une note finalement quant à la traduction : on parle à plusieurs reprises des forces des « loyaux habitants », ce qui traduit à peu près l'expression portugaise *Leais Moradores* [*de Manatuto*]; on devrait l'écrire avec une majuscule, car c'est le nom d'un corps de volontaires recrutés dans la région de Manatuto, la première à être christianisée en masse, qui a joué un rôle décisif dans les « campagnes de pacification » de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle. Selon le recensement de 1970, tandis que le pourcentage de catholiques dans l'ensemble du territoire était d'environ 30%, à Manatuto, comme en Oé-Cussi (les régions travaillées plus tôt par les missionnaires dominicains) elle atteignait 80%, ce qui explique leur relations très spéciales avec l'administration portugaise.

Quant au glossaire qui figure à la fin du roman, il rend sans doute d'excellents services, car il permet au lecteur de comprendre de nombreux termes en langue locale, qui sont difficilement traduisibles et permettent au texte de garder une certaine couleur locale. On pourrait néanmoins distinguer les mots tétuns des mots portugais, comme *barlaque*, « dot à verser à la famille de la fiancée » (du malais *berlaki*, « avoir un mari », le mot tétun étant *folin*). Il y a aussi quelques incorrections d'orthographe : « pousser des cris de guerre » se dit *haklala* et non pas *aklala* ; l'*Erythrina spp.* s'appelle *ai-diik* et non pas *ai-dick*, etc. Mais, bien entendu, un roman n'est pas un traité de linguistique, et le principal est que le lecteur puisse comprendre de quoi il s'agit en chaque cas.

Quant à la chronologie qui clôt le volume, elle est copiée telle quelle de l'atlas de Frédéric Durand, et contient quelques erreurs que nous avons déjà corrigées dans notre article « La chronologie historique de Timor Oriental », paru dans le n° 93 d'*Archipel* (2017), pp. 199-217 : les marchands portugais n'ont pas commencé à fréquenter Timor en 1520, car Jorge Fogaça y est arrivé avec trois jonques en 1516 ; la campagne de 1642 fut une simple expédition punitive contre l'empereur de Bé-háli ou Waihale, qui menaçait de se convertir à l'islam, organisée par un dominicain et quelques aventuriers portugais et, surtout, des forces des royaumes déjà christianisés ; elle ne marque nullement « le début d'une conquête territoriale de l'île », ni saurait jamais l'être, à un moment où il n'y avait pas encore d'autorité permanente ni d'administration portugaise à Timor, le premier gouverneur y ayant débarqué, avec une garde de 83 hommes, seulement en 1702, et le premier contingent de forces régulières portugaises n'y étant arrivé qu'en 1818 ; la guerre de Manufahi n'a pas duré de 1908 à 1912, car elle ne commença que par le « massacre de Same », la nuit de Noël de 1911 ; etc. Quoique le livre ne soit pas un manuel d'histoire, la présence de ces erreurs, que l'on aurait pu très facilement corriger d'après un article d'*Archipel*, est un tantinet fâcheuse !

Luís Filipe F. R. Thomaz